




---

LA RUMOROLOGIE, FAUSSE  
SCIENCE, VRAIE IDÉOLOGIE  
ET RÉEL ABUS DE POUVOIR

---

**LA RUMEUR : HISTOIRE ET FANTASMES**

Pascal Froissart

*Belin, collection « débats », 19,8 euros.*

Voici un livre dense, alerte, mais impitoyablement ironique, qui prend pour cible un objet emblématique : l'étude des rumeurs, rebaptisée avec malice « rumorologie ». Nous connaissons tous la fameuse expérience de transmission d'un message, souvent présentée comme le modèle de la communication mesurée, objectivée, modélisée.

En analysant les origines de la croyance en un objet nommé « rumeur », en éclairant les conditions dans lesquelles cette idée a été mobilisée, Pascal Froissart élucide les conceptions de la société que cette prétendue science mobilise. Il signe ainsi un livre très important. Important pour ceux qui essaient de comprendre la circulation sociale des idées. Important dans le débat épistémologique, où il montre que ce qui paraît faire de la rumorologie une science véritable est ce qui la définit le plus sûrement comme une idéologie. En choisissant un objet apparemment anecdotique mais hautement révélateur, l'auteur ouvre un débat de fond sur les exigences d'une véritable recherche sur la circulation des objets

signifiants dans la société. Dans ce double apport, « décorticage » d'un discours et de son régime social, interrogation sur le sens d'une analyse véritable des parcours du sens, l'un ne va pas sans l'autre.

Il faut d'abord prendre la mesure de ce « discours rumoriste ». Ayant montré combien la notion est théoriquement inconsistante, Pascal Froissart analyse, pièces à l'appui, la cristallisation d'un discours diffus sur le caractère destructeur du social en un dispositif expérimental, sans cesse perfectionné, qui semble objectiver, comme une entropie, l'interprétation vivante. Il traque ensuite différentes exploitations de ce dispositif, depuis le contrôle des messages médiatiques jusqu'aux « cliniques de la rumeur » destinées à juguler les mouvements sociaux, en passant par la construction institutionnelle d'une psychologie instrumentale financée par le pouvoir, justifiée par le scientisme et assise sur le mépris du social. Il fallait avoir le courage de relire de près tous ces textes et de restituer tous ces contextes. On pense à Barthes, définissant le mythe comme une réalité coupée de son histoire. Pascal Froissart redonne au mythe de la rumeur son épaisseur historique, incroyablement parlante, souvent hilarante, parfois effrayante.

Au cœur de discours se trouve le fameux dispositif expérimental de transmission des témoignages, inventé au début du siècle. C'est le transport vers les récits médiatiques, les opinions politiques et les mouvements

sociaux de ce petit appareil de preuve lié au contexte juridique qui donne naissance à l'idée qu'il y aurait des rumeurs. Mais il ne faut pas se tromper de sens : ce n'est pas le dispositif expérimental qui fait naître le concept de rumeur, c'est la croyance en la rumeur (peur des masses, caractère interchangeable des individus, réduction des messages à des unités de sens, conception du social comme une maladie) qui fait le succès d'un dispositif expérimental particulièrement apte à incarner cette croyance et à faire naître l'espoir de maîtriser l'incontrôlable. Tout ce qui suit – conception de la trivialité comme dégradation, interprétation du social sans observation du social, pratique divinatoire de la rumeur, instrumentalisation par les logiques policières, exploitation de la « rumorologie » par le révisionnisme – est contenu dans ce phénomène fascinant : qu'une conception aussi évidemment fautive ait pu avoir un tel succès, simplement parce qu'elle satisfait ceux qui veulent se prouver leur propre lucidité et la crédulité des autres.

Car Pascal Froissart, excellent connaisseur des controverses théoriques liées à la communication, n'a aucun mal à expliciter la conception sommaire du social que suppose le fait de faire tenir une idée de la communication dans un dispositif expérimental : l'abstraction par rapport au social, l'incapacité de ramener un message à des fragments de réel, le caractère actif de l'appropriation, le rôle déterminant des médias, l'implication de l'observateur dans les pratiques qu'il analyse. Bref, les « rumorologues » ont inventé une communication qui n'a jamais existé. Mais ils l'ont fait au bénéfice de trois réalités qui existent bel et bien : le prestige de ceux qui mettent le social en équation ; un imaginaire de la trivialité comme perte et pathologie ; une institution scientifique qui ne se décide pas à considérer que la communication sociale s'analyse.

Yves Jeanneret

## L'ACCÈS AU SAVOIR EN LIGNE

Jacques Perriault

*Odile Jacob, Collection « Le champ médiologique », Paris, 2002, 253 pages*

Nous voici loin du *World Philosophie*, écrit par Pierre Lévy dans la même collection<sup>1</sup>, qui optait pour un optimisme résolu et utopiste : « Lorsque nous percevons le monde tel qu'il est comme le meilleur des mondes possibles, lorsqu'il n'y a donc plus besoin d'imaginer une perfection qui n'est telle que dans notre petite imagination limitée, alors, nous pouvons commencer à étudier sérieusement le monde réel. ». Il tentait de nous séduire par l'enchantement d'une intelligence devenue collective et puissante grâce aux réseaux numériques.

Jacques Perriault, lui, au plus près des réalités humaines et techniques, porte sur le même monde un regard prudent et même désenchanté. Campus numériques, universités virtuelles, cartables électroniques ? Nous avons, dit-il, construit un instrument qui nous dépasse. L'extrême multiplicité et l'immense diversité des projets de diffusion des savoirs par les technologies numériques masque les limites du procédé. Apprendre à l'aide d'Internet, des messageries électroniques, des CD Rom, d'accord ! mais alors, en évitant les coûts trop élevés, en palliant les affres de la solitude, en fuyant le danger d'un extrême morcellement des savoirs. Que penser, par exemple, de ces formations en ligne « en 5 minutes » devenues courantes au États-Unis ?

Les expériences de terrain, telles celle de la mise en place d'une Maison du savoir à Saint-Laurent-de-Neste, ouverte en 1996, quelque part entre Tarbes et Lannemezan, servent de point de départ à Jacques Perriault pour remonter le cours de l'histoire, élargir ses analyses en amont (les

1. Pierre Lévy, *World Philosophie*, Odile Jacob, « Le champ médiologique », Février 2000.

politiques publiques), les développer en aval (les dispositifs spatiaux, les relations entre émetteurs et récepteurs) et les ancrer dans le passé. Par l'analyse précise d'une histoire très récente (de 1998 à 2001), il nous donne à comprendre la fluidité des modèles proposés, et l'incertitude même dans laquelle elle nous installe. Jacques Perriault insiste : il ne s'agit pas d'une révolution, plutôt d'une évolution. Des stéréotypes freinent la construction des savoirs en ligne : ainsi l'image rémanente des dispositifs de la transmission des savoirs scolaires. C'est « l'effet diligence », par lui nommé en référence à ces premiers wagons de chemin de fer dont la forme rappelait celle des diligences.

Pierre Lévy nous disait, enthousiaste, que les entreprises devenaient des universités. Jacques Perriault ajuste le contrepoint : les universités deviennent des entreprises. Nous devons nous faire à l'idée que l'éducation est un marché et que l'espoir du gain (directement lié aux possibilités d'atteindre un public planétaire) se superpose au dévouement des bons maîtres « à l'ancienne ». Historiquement – et Jacques Perriault nous le rappelle – l'enseignement en ligne a profité des guerres, des épidémies, du chômage. Les « éloignés », les « bloqués à domicile », les « alités », les « porteurs d'un projet personnel de réinsertion » ont constitué le gros de ses troupes. Le chômage n'a pas disparu, Mais l'enseignement en ligne qui eut ses périodes de gloire à la fin des années 1990 est aujourd'hui victime de faillites commerciales, de l'effondrement d'opérateurs gérant le câblage de la planète et, simplement, d'une fragilité structurelle. L'utopie de l'école planétaire est profondément affectée par les incertitudes du lendemain. Tenu à d'incessantes refondations, à des mises à jour constantes, à du « sur mesure » tant la demande est devenue fluctuante mais exigeante, l'enseignement en ligne ne possède ni structure ni formes fixes.

Ces incertitudes de l'environnement global n'empêchent pas l'observation fine « à domicile » de pratiques spontanées : maladies d'amour (des réseaux Internet), paniques d'incompétences, mais aussi apprentissages enthousiastes, joies sans fin des découvertes et des aventures, expériences de lecture à distance, d'écritures romanesques en ligne, construction de sites personnels, etc. Tout reste à inventer... pour qui possède le temps, l'argent et les amis.

Et nous retrouvons avec plaisir le Perriault des *Mémoires de l'ombre et du son* dans les références à l'Abbé Suger, aux ors et cierges de la Basilique de Saint-Denis, à la lanterne magique du Père Kircher. Car les machines pédagogiques contemporaines s'enracinent dans une longue tradition occidentale. Chaque fois, à l'arrivée de chacune d'elle resurgissent les mêmes postulats d'universalité, d'ubiquité, d'éternité et de supériorité, le même hymne exalté à la nouveauté qu'il convient de mettre en pièce, de déconstruire.

La question initiale de l'ouvrage de Jacques Perriault est simple : de quelle manière les réseaux numériques ont-ils modifié les accès au savoir et donc la construction de ce dernier ? La conclusion, nuancée, se fait perplexe devant la complexité. Que penser de ce mélange détonnant d'utopies sociales, de rêves de marché, de guerre des normes ? Que faire de cette mauvaise santé du câblage de la planète susceptible de conduire au scénario catastrophe de l'Internet en panne ? Comment ignorer que les questions techniques peuvent remettre en question – et brutalement – bien des équilibres obtenus après d'immenses efforts ?

Pour Pierre Lévy et son *World Philosophie* nos styles d'éducation, nos pratiques spirituelles sont choisies par l'histoire et notre liberté : nous allons tout droit vers un *BigBang* spirituel et d'amour. La lecture de l'ouvrage nous transporte, comme une cure

psychologique, sur une irréalité et sympathique petite planète.

Le livre de Jacques Perriault, se veut plus proche des gens et des usages, enraciné dans une expérience personnelle, par force plus nuancé : à l'inverse de Pierre Lévy, il nous dit que nos styles d'éducation sont façonnés par nos machines, tributaires de leurs qualités et de leurs défauts. Il se pourrait bien, effectivement, que nous allions vers un *Big Bang*, mais cette explosion serait celle de tous les dangers politiques.

Tranche de vie, fragment original d'une histoire technico-culturelle, analyse médiologique écrite avec clarté, précision, riche de nombreuses références et soulevant, au-delà même de la question des réseaux numériques, celle des relations entre technique et savoirs : le livre de Jacques Perriault vaut plus que le simple détour, il justifie le voyage et mérite que l'on s'y attarde.

Monique Sicard

**LIRE, ÉCRIRE, RÉCRIRE. OBJETS, SIGNES ET PRATIQUES DES MÉDIAS INFORMATISÉS**

Sous la direction d'Emmanuel Souchier, Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec  
*Paris, Bibliothèque publique d'information, 2003. Coll. « Études et recherche », 24 €.*

Jamais société n'a été plus dépendante de l'écrit que la nôtre, les signes alphabétiques ou idéographiques saturant tous les champs de la culture. En même temps, la pixellisation de l'écrit et sa migration massive sur les réseaux laissent entrevoir une mutation radicale du rapport que nous entretenons avec lui, une révolution en regard de laquelle celle de l'imprimerie pourrait bientôt apparaître comme mineure. Depuis une dizaine d'années que cette révolution est en cours, on a vu se succéder livres, articles et colloques qui se penchent sur la « fin du livre » ou la « fin de

l'imprimé ». La question intéresse aussi au premier chef les bibliothèques, qui ont toujours été les piliers de la culture écrite, et dont le rôle est appelé à se redéfinir dans une société où le texte ne résidera plus principalement dans ces objets matériels que sont les livres. C'est dans le cadre de cette interrogation que la Bibliothèque publique d'information (Centre Pompidou) a lancé une recherche sur le thème « Écrans et réseaux : vers une transformation des rapports à l'écrit ? », recherche qu'elle a confiée à un collectif dirigé par Emmanuel Souchier, Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec. Ceux-ci ont constitué une équipe de 18 personnes, recrutées dans divers centres, laboratoires, universités et groupes de recherche.

Les compétences des chercheurs couvrant un éventail qui va de la sémiotique à la sociologie et à l'anthropologie, on aurait pu s'attendre à voir juxtaposer des contributions spécialisées. Au lieu de cela, l'équipe a mené une recherche véritablement interdisciplinaire, en confrontant les points de vue individuels autour d'objets communs. Cela a amené la mise en place d'un vocabulaire et d'un regard partagé sur ces nouvelles réalités.

Un premier chapitre étudie les « traces d'usage » du site Gallica. Les chercheurs ont étudié comment le site de la Bibliothèque nationale de France était « inscrit » sur des « sites médiateurs » : ce terme désigne les sites qui renseignent leurs visiteurs sur un site jugé intéressant, en l'occurrence Gallica, tout en leur permettant de s'y rendre directement grâce à un hyperlien.

Un deuxième chapitre étudie les modes de représentation et d'appropriation du « texte de réseau » et en identifie les diverses caractéristiques. Pour ce faire, les chercheurs ont examiné au moyen d'une étude expérimentale comment un groupe de sujets s'y prenait pour lire un dossier de pages Web portant sur les OGM, question controversée s'il en est. Confrontés à des

points de vue très divers, les sujets devaient extraire des informations précises. La tâche était compliquée par le fait que certaines des sources tendent à masquer leur véritable affiliation. Cela a amené les chercheurs à observer que, dans l'écrit d'écran, « la mise en contexte de l'écrit est de moins en moins assurée explicitement par le texte et de plus en plus portée à la charge du lecteur » (p. 99). De fait, les stratégies énonciatives de dissimulation sont nombreuses dans un environnement virtuel ; alors que, dans un journal, le discours publicitaire est normalement balisé par une mise en page qui l'isole du contenu rédactionnel, un site Web peut se consacrer entièrement à la publicité sous l'apparence de l'information.

Les observations recueillies mettent en pièces certains discours courants sur l'écriture de réseau et établissent sans équivoque que « rien n'est moins libre et fluide que la consultation de textes de réseau » (p. 115). Les auteurs proposent des analyses très pertinentes sur le « rapport au clic » et sur la fébrilité qui caractérise les opérations de lecture sur le Web, rejoignant par là les analyses déjà classiques de Paul Virilio.

La relation du lecteur avec le texte se traduit aussi par tout un jeu de postures corporelles correspondant aux trois temps que les chercheurs identifient dans l'activité de lecture sur écran : « attente », « clic », « saisie ». Il semble que la majorité des sujets adoptent une posture générale, qui peut être tendue, semi-tendue ou relâchée, et qui se maintient avec quelques variations tout au long des interactions que chacun entretient avec la machine.

Un troisième chapitre porte sur les échanges interpersonnels à travers le courrier électronique et le *chat*. Là encore, l'observation de sujets en situation d'échange aide à décrire des pratiques communes et donne lieu à une foule de remarques et d'analyses d'une grande justesse. Une section très étoffée porte sur

« les jeux de l'identité : anonymat, fichage et mascarade » : elle met en valeur l'importance du stéréotype comme fondement de la discursivité propre au *chat*, lieu privilégié pour observer la façon dont, à un certain niveau, les discours interpersonnels se nourrissent du recyclage de fragments du discours dominant.

Préoccupés par les « traces d'usage » du texte sur écran, les auteurs n'ont pas étendu leurs investigations vers ce qui se trouve en amont, du côté de la production du texte, qui est en évolution continue tant pour les sites institutionnels que pour les sites de journaux et de magazines. Il aurait été intéressant d'examiner combien la mise en forme des documents sur écran a bénéficié depuis dix ans de la réflexion sur l'hypertexte et de la mise en place de règles de *usability* comme celles que propose Jakob Nielsen et qui sont devenues incontournables pour beaucoup de webmasters au Canada et aux États-Unis<sup>2</sup>.

Au total, cependant, Emmanuel Souchier, Yves Jeanneret et Joëlle Le Marec et leurs collaborateurs proposent un ouvrage qui s'appuie sur des enquêtes rigoureuses, et dont les analyses très fines serviront de référence pour cerner les rapports en voie de s'établir avec les nouveaux outils de lecture et de communication.

Christian Vandendorpe

---

## ANTHROPOLOGIE ET COMMUNICATION

---

### THÉORIE DU LIEN RITUEL

Pascal Lardellier, postface d'Alain Caillé  
*L'Harmattan, 2003, 237 p., 19 euros.*

Dans cet ouvrage théorique d'une lecture passionnante, Pascal Lardellier propose une analyse des rites sociaux et

2. <http://www.useit.com/>

communautaires : des grands cérémoniaux politiques – monarchiques et républicains – aux « liturgies profanes » que le sport et le cinéma ont inventées. Sondant leur pérennité culturelle, il s'attache de plus à dégager leur profondeur théorique : leur ancrage anthropologique ainsi que leur dimension communicationnelle. Ces deux champs disciplinaires sont en effet très proches selon l'auteur, puisqu'ils étudient l'un et l'autre, bien que sur des terrains différents, l'homme devant son semblable, la nature du lien social et les systèmes de symboles et d'interactions qui constituent les relations, les communautés. C'est sur ces objets communs aux deux disciplines que Pascal Lardellier fonde son étude, démontrant que le rite, à l'instar du paradigme maussien don/contre-don, tient son importance non pas tant de sa fonction utilitaire que du lien social – ou « lien rituel » – qu'il produit.

Chapitre après chapitre, le lecteur va plus avant dans cette analyse minutieuse et complète du « lien rituel ». Pascal Lardellier envisage le rite comme une « forme culturelle », dégage les différents régimes rituels et étudie le dispositif rituel. Caractérisé par son formalisme, sa dimension spectaculaire et son efficacité symbolique, ce dispositif ne vaut que s'il engendre un contexte, « performé » par les acteurs du rite. Le rite communautaire peut en effet être considéré comme un creuset de communication sociale et un contexte de médiation symbolique puissant, et des « effets de communion » y sont largement repérables. Cet « être ensemble » amène d'ailleurs l'auteur à démontrer que la métaphore de l'orchestre, emblématique de l'École de Palo Alto, s'applique parfaitement aux rites.

Afin de saisir la façon dont s'engendre ce « lien rituel », la fonction allouée, dans les processus rituels, à l'apparence et à la magnificence ainsi qu'aux regards et à la fascination collective est explorée. Le dispo-

sitif du rite communautaire comme sa prestigieuse figure centrale (roi, président, star, athlète...) se soutiennent d'un « principe de magnificence » sans lequel le rite ne saurait être organisé et légitimé. Cependant, par-delà la dimension esthétique, le rite communautaire est construit afin d'exercer une activité sur les regards : ces derniers étant actifs et fonctionnant en miroir des participants du rite à la personne charismatique. À défaut de vivre le rite *in situ*, les participants se trouvent souvent devant leur écran de télévision ; et, là encore, Pascal Lardellier démontre l'importance du rôle de ces « médias rituels » qui n'altèrent en rien les jeux de regards, l'émotion collective et la communion rituelle.

Cette « théorie du lien rituel » est exhaustive : elle se fonde sur l'analyse d'un corpus volumineux d'ouvrages, de récits de différentes natures, de films relatant des rites politiques, ainsi que de fines observations des cérémonies sportives et médiatiques. Aussi est-elle illustrée de nombreux exemples de rites anciens, de la France de l'Ancien Régime, et contemporains (montée des marches du Festival de Cannes, Jeux Olympiques...).

D'esprit interdisciplinaire, cette théorie n'utilise pas seulement des notions issues de l'anthropologie et des sciences de la communication mais se réfère encore à des concepts philosophiques et renvoie à des sources historiques. Si cet aspect pluridimensionnel peut être vu comme une faiblesse dans certains ouvrages contemporains, force est d'admettre que celui-ci en fait sa force même. Ces références théoriques, diverses mais complémentaires, rappellent à juste titre que le rite est « un objet scientifique total » et par là même « un fait social total ».

Enfin, il convient de souligner que la dimension de recherche se double d'une valeur pédagogique. Pascal Lardellier offre une grille de lecture ou plutôt une base de réflexion pour analyser les rites

communautaires. Cette synthèse, particulièrement éclairante, permet d'appréhender simplement, mais dans toute leur complexité, la forme et la fonction de ces contextes rituels. Un glossaire bienvenu suit ce récapitulatif. Il rassemble les définitions des notions fondamentales des champs disciplinaires convoqués ici et élucide également huit concepts originaux tels que « spect-acteurs », « repré-

sentation du corps collectif », « double contrainte rituelle »... Ces pages finales confirment combien ce livre est précieux et sa lecture indispensable pour tous ceux, étudiants, professionnels et chercheurs, qui travaillent sur les pratiques rituelles, dans les domaines de l'anthropologie et des sciences de la communication.

Karine Tinat